René R. Khawam

Traduction

LES MILLE ET UNE NUITS

La Tisserande des Nuits

On raconte - mais Dieu est plus savant que nous dès lors qu'il s'agit de dire le vrai sur les événements du passé et sur les chroniques des différents peuples - , on raconte donc qu'il y avait autrefois, dans l'empire des Sassanides, deux rois frères qui régnaient sur les îles de l'Inde et de la Chine intérieure. Ils se nommaient, l'aîné Chahriyâr et le cadet Chahzamane. Chahriyâr était un cavalier puissant, un conquérant invincible, que le feu ne pouvait consumer, que le brasier d'une vengeance éclatante ne pouvait apaiser, prompt à la riposte chaque fois que l'on contestait ses droits. Il avait étendu sa domination jusqu'aux confins extrêmes de son royaume, et les habitants des provinces les plus reculées reconnaissaient son autorité. Il avait soumis tous les pays et imposé à tous ses sujets l'obéissance à ses lois. Ayant conquis la région de Samarqand, il y établit son frère Chahzamane. De là, il passa l'Inde, puis s'empara des territoires chinois qu'il fit entrer sous son obédience. Dix années passèrent de la sorte, sans qu'il cessât de jouir de la plus entière souveraineté.

Un jour, il eut envie de revoir le roi Chahzamane, son frère, et lui dépêcha son vizir pour le convoquer à sa cour. Ce dernier avait deux filles, l'une appelée Chahrazade et l'autre Dounyazade...

Dès que le vizir reçut l'ordre de se porter vers le frère du Grand Roi pour lui remettre le message de celui-ci, il fit ses préparatifs de voyage et se mit en route. Il suivit son chemin durant des jours et des nuits jusqu'à ce qu'il fût arrivé en vue de Samarqand. Quand Chahzamane apprit que le vizir approchait de la ville, il sortit à sa rencontre avec de nombreuses personnes de sa suite. Lorsqu'il l'aperçut, il descendit de sa monture, s'en vint l'embrasser et lui demanda des nouvelles de son frère, le grand Roi Chahriyâr. Le vizir le rassura sur la santé de celui-ci et lui fit part des motifs de son voyage, à savoir que le roi invitait son frère à venir le trouver en sa cour. Chahzamane promit d'obéir. Il assigna au vizir une résidence en dehors de la ville et lui envoya toutes les provisions dont il pouvait avoir besoin, nourriture pour le chemin du retour, rations pour les hommes de l'escorte et fourrage pour les montures. Il sacrifia de nombreuses têtes de bétail en son honneur et lui offrit en présent des objets de grand prix, de l'argent, des chevaux, des chameaux. Il le traita de cette manière, avec toute la dignité convenable, durant dix jours pleins, le temps pour lui de se préparer lui-même au voyage.

Au moment voulu, il désigna l'un des hommes éminents de son pays pour exercer le pouvoir en son absence, dressa son camp en dehors de la ville et, la veille du départ, passa la soirée chez le vizir dépêché par son frère, avec lequel il

s'attarda jusqu'au milieu de la nuit. Puis il rentra chez lui pour faire ses adieux à son épouse.

Lorsqu'il pénétra dans la chambre de celle-ci, il la trouva endormie à côté de l'un des adolescents préposés au service des cuisines. Ils dormaient enlacés l'un à l'autre. A cette vue, Chahzamane resta un moment frappé de stupeur, à tel point que les objets perdirent leur couleur à ses yeux et que tout sembla noir autour de lui. " Voilà, se disait-il, comment on se comporte alors que je ne suis pas encore parti en voyage et que je campe seulement aux portes de la ville. Que se passera-t-il lorsque j'aurais traversé les régions de l'Inde et que je serai parvenu auprès de mon frère ? Quel traitement me vaudra alors mon absence ? Mais peut-on jamais s'assurer de la conduite des femmes, même pour un bref avenir ? "

Alors une colère d'une violence extrême s'empara de lui.

- Dieu ! s'écria-t-il, mon infortune est totale, alors que je suis roi et que je gouverne la ville de Samarqand ! Oui, c'est en cette situation que je subis de pareils outrages et me vois trahi par ma femme, au point même qu'il ne m'est pas permis d'en douter.

Sa fureur s'accrut à cette pensée. Il dégaina son sabre et tua les deux amants : le garçon de cuisine et la femme. Il traîna les deux cadavres par les pieds et les jeta du haut de son palais jusqu'au fond du fossé qui entourait les murs. Puis il quitta sur-le-champ la ville, rejoignit le vizir du Grand Roi et donna le signal du départ. On battit du tambour et la caravane se mit en route. Mais le roi Chahzamane ressentait en son cœur la morsure d'un feu qu'il ne pouvait éteindre, d'une flamme qu'il ne pouvait étouffer, au seul souvenir de l'outrage que lui avait fait subir sa femme, laquelle avait osé le remplacer par un galant choisi parmi les garçon de cuisine de son palais !

Ils ne cessèrent de faire route avec diligence, à travers les steppes et les déserts, voyageant de jour, voyageant de nuit, jusqu'à ce qu'il fussent arrivés au pays du roi Chahriyâr. Celui-ci vint à leur rencontre, se précipita vers son frère dès que ses yeux le virent, l'embrassa, le traita avec amitié, le combla d'honneurs et l'installa dans un palais proche du sien. Le roi Chahriyâr possédait un jardin aux abords duquel il avait fait bâtir deux splendide palais, aussi vastes que confortables. Il demeurait dans l'un avec les femmes de son harem et réservait l'autre aux hôtes de sa cour. C'est dans ce second palais qu'il établit son frère, après que les domestiques en eurent lavé et nettoyé les appartements, disposé le mobilier et ouvert toutes grandes les fenêtres qui donnaient sur le jardin.

Chahzamane eut soin de tenir compagnie toute la journée à son frère, ne regagnant sa résidence que pour y passer la nuit et s'empressant de retrouver son aîné au matin. Mais dès qu'il se retrouvait seul dans ses appartements, il ne pouvait s'empêcher de songer au tourment dont sa femme était la cause ; il poussait de profonds soupirs et souffrait en secret de son infortune, sans pouvoir se résoudre à confier sa peine aux personnes de son entourage.

- Comment se fait-il que cette épreuve, ce malheur extrême m'aient frappé, moi, Chahzamane, malgré la dignité de mon rang ? ne cessait-il de se répéter.

Il se prit à céder à l'affliction, souhaitant de mourir. Occupé tout entier à cultiver son chagrin, il ne savait plus que clamer :

- Non ! jamais un tel malheur n'est advenu à un homme !

Il ressentait un si grand trouble en son esprit qu'il en vint bientôt à perdre l'appétit. La pâleur envahit son corps, les soucis rongèrent ses forces ; bref, son état empira tant et si bien qu'il en perdit bientôt toute couleur et se trouva réduit à la dernière maigreur.

Le roi Chahriyâr voyait de jour en jour son frère perdre sa belle mine, s'étioler et se consumer sous ses yeux. Il nota même d'étranges changements dans son comportement. La cause d'une telle détresse, songea-t-il, devait tenir au fait que Chahzamane regrettait son royaume et la famille qu'il avait laissé là-bas - et l'estime qu'il lui portait s'en trouva quelque peu affectée. Il se dit en lui-même : " Le climat de ce pays ne convient décidément pas à mon frère. Le mieux est encore de le combler de cadeaux sans plus attendre et de le renvoyer en son pays. "

Le sultan se mit donc à réunir force objets précieux et passa un mois entier à cette tâche. Puis il convoqua son frère Chahzamane et lui dit :

- Sache, ô mon frère, que j'ai décidé d'organiser une expédition de chasse qui nous tiendra dans la campagne pendant dix jours de temps. Au retour, je te munirai du nécessaire pour que tu retournes dans ton royaume. Mais viens au moins me tenir compagnie pendant ces dix jours.

- Frère, répondit Chahzamane, je me sens triste et soucieux. Laisse-moi et va-t'en chasser seul - sous la protection de Dieu et avec Son aide.

A ces mots, Chahriyâr fut convaincu que l'affliction de son frère était liée à la nostalgie qu'il avait de son royaume. Il ne voulut pas le forcer et, le laissant en sa demeure, partit en campagne avec les dignitaires de sa cour et ses soldats. Ils gagnèrent les solitudes sauvages et lancèrent leurs rabatteurs en cercle devant eux, de façon à cerner le plus possible de gibier et à faire belle chasse.

Quant à Chahzamane, il rentra dans son palais après le départ de son frère et s'assit près d'une fenêtre, laissant errer ses regards sur les différentes parties du jardin. Il regarda les oiseaux, il contempla les arbres, tout lui rappelait l'inconduite de sa femme. La tristesse fondit sur lui et il se prit à pousser de profonds soupirs. Pendant qu'il se livrait ainsi à ses pensées, à l'ardeur cuisante de son affliction, il portait les yeux tour à tour vers le ciel et vers le jardin aux nombreux bosquets...

Soudain il vit s'ouvrir la porte secrète qui donnait accès au palais de son frère. L'épouse de celui-ci en sortit, entourée d'une vingtaine de servantes. Elle marchait fièrement au milieu d'elles, semblable à une gazelle dont les yeux vifs sont rehaussés par le filet noir qui les entoure. Chahzamane observa à loisir le cortège sans que les femmes eussent décelé sa présence à la fenêtre. Elles avaient l'air de se promener, et furent bientôt rendues au pied des murs du palais où il se trouvait. Elles ne l'avaient visiblement pas aperçu, convaincues qu'il était parti à la chasse en compagnie de Chahriyâr, son frère.

Arrivées sous les murs, toutes quittèrent leurs vêtements, et dix d'entre les suivantes apparurent comme dix esclaves du sexe fort... qui ne tardèrent pas à se mêler aux dix dames de compagnie.

- Mas'oud ! Ô Mas'oud ! cria la reine.

Un autre esclave noir sauta alors du haut d'un arbre jusqu'à terre et la rejoignit en un instant. Il mit en l'air les jambes de la dame, se glissa entre ses cuisses et entra en elle. Ainsi les dix tombèrent-ils sur les dix tandis que Mas'oud, de son côté, tombait sur la dame. Et ils ne cessèrent de se livrer à leurs ébats jusqu'au milieu de la nuit. Lorsqu'ils en eurent fini, tous se relevèrent, procédèrent à quelques ablutions, et les dix Noirs, revêtant à nouveau leur costume féminin, eurent tôt fait de se confondre avec le reste de la bande, si bien qu'un spectateur éventuel, survenant à l'instant, n'eût pas manqué de prendre tout ce monde pour autant de personnes du sexe faible. Quand à Mas'oud, escaladant le mur du jardin, il s'en fut son chemin. Les femmes reprirent donc tranquillement leur promenade, la reine au milieu d'elles, et regagnèrent bientôt l'entrée secrète par laquelle on pénétrait dans le palais de Chahriyâr. Elles s'y engouffrèrent promptement, refermèrent la porte derrière elles et s'en furent à leurs affaires...

Tout cela s'était déroulé sous les yeux de Chahzamane qui n'avait pas cessé de regarder la scène depuis sa fenêtre. Le spectacle terminé, il se prit à songer à la mésaventure de Chahriyâr, le Grand Roi, dont il se remémora impitoyablement le détail. Quoi de plus terrible que ce malheur qui frappait son frère, que cette infortune née elle aussi dans le palais d'un roi ! En ce même instant où Chahzamane se laissait aller à ses réflexions, dix esclaves noirs déguisés en femme couchaient dans ce palais avec leurs maîtresses, les favorites du Grand Roi et l'objet de ses tendresses. En revoyant dans son imagination la reine enlacée à Mas'oud, Chahzamane sentit tout à coup son chagrin se dissiper et son anxiété disparaître.

" Voilà le sort qui nous est réservé, se dit-il. Mon frère règne sur la terre entière, il la gouverne dans toute sa longueur et toute sa largeur. Cela ne l'empêche pas de subir les atteintes de l'adversité, au centre même de son royaume, en la personne de sa femme légitime et de ses servantes. Le malheur habite en permanence dans sa maison. Décidément son infortune est plus grande encore que la mienne ! Et moi qui me croyais le seul au monde à subir un pareil sort ! Je vois que les hommes, dans leur ensemble sont tous traités de la même manière. Par Dieu, ma disgrâce est plus facile assurément à supporter que celle de mon frère ! "

Puis il considéra avec étonnement les injures auxquelles les femmes exposent ordinairement les hommes et s'en prit au destin qui n'épargne personne. Se livrant tout entier à ses réflexions, il en vint à oublier ses soucis et ne tarda pas à se consoler de sa propre mésaventure.

Quand vint le soir du second jour et que la nourriture lui fut présentée, il mangea de fort bon appétit et prit plaisir à festoyer. Lorsqu'on lui présenta la boisson, il but avec avidité. Il pouvait désormais se livrer sans souci aux plaisirs du manger et du boire, lesquels lui apportèrent à nouveau grande satisfaction.

" Je ne suis pas le seul à souffrir des outrages des femmes, se disait-il, le sort de tous les hommes est pareil au mien. De plus, je suis encore en vie alors que mon épouse est morte. "

Il continua dix jours durant à bien manger et bien boire. Lorsque le roi Chahriyâr son frère revint de la chasse, il se présenta devant lui, tout joyeux, le servit avec zèle, lui adressa de grands sourires et lui manifesta la joie qu'il ressentait à le revoir.

- Par Dieu ! mon frère, s'écria-t-il, tu m'as beaucoup manqué pendant ton absence. J'étais sans cesse animé du désir de savourer à nouveau l'agrément de ta compagnie.

Chahriyâr le remercia de ces bons sentiments et s'assit avec lui jusqu'au soir. On servit le dîner. Ils mangèrent et burent et Chahzamane, pour sa part, de fort bon appétit. Et il fit de même les jours suivants, honorant de grand cœur chaque repas. Les soucis l'avaient quitté, les couleurs étaient revenues sur son visage, il avait retrouvé son esprit d'initiative, le sang circulaient à nouveau avec force dans ses veines. Il reprit son teint rosé d'autrefois, et recouvra la santé, une santé aussi bonne et même plus resplendissante encore que celle dont il avait pu jouir précédemment.

Le roi Chahriyâr ne pouvait s'empêcher de prendre acte de cette transformation, comparant l'état présent de son frère avec la faiblesse qui paralysait celui-ci avant le départ pour la chasse. Il garda d'abord ses observations pour lui ; puis un jour, ne pouvant plus résister aux élans de sa curiosité, il prit à part Chahzamane et lui dit :

- Ô mon frère, je voudrais que tu m'aides à dissiper un soucis qui m'importune. Réponds en toute franchise à la question que je vais te poser.

- Que désires-tu savoir , ô mon frère ? demanda Chahzamane.

- Je te voyais jusque-là dans un état lamentable. Chaque jour qui s'écoulait te laissait plus maigre et plus affaibli ; ta langueur, ton visage méconnaissable, ta pâleur et ta faiblesse chronique m'incitait à croire que la cause de tes souffrances résidait dans le fait que tu vivais séparé de ta famille, loin de ton royaume. Je m'étais gardé de t'importuner par mes questions à ce sujet, et chaque fois que je constatais un nouveau dépérissement, une détérioration nouvelle de ta santé, je me forçais davantage à ne pas t'en parler. Lorsque je suis revenu de la chasse, je t'ai revu dans un état bien meilleur et me suis rendu compte que tu avais repris tes couleurs. J'aimerais que tu m'expliques ce qui t'est advenu et que tu m'avoues la cause de ce qui te tourmentais lors de ton arrivée chez moi... la cause aussi du spectaculaire rétablissement de tes forces et du retour de ces belles couleurs sur ton visage. Ne me cache rien, révèle moi tout ce qui s'est passé.

Lorsque Chahzamane entendit ce discours du roi Chahriyâr, baissant les yeux, il fixa le sol du regard et dit :

- Pour ce qui est de te révéler la cause du rétablissement de ma santé, je ne puis le faire. Je souhaite donc que tu me dispenses de répondre à ta seconde question.

Ces mots remplirent le sultan d'un grand étonnement et les flammes d'une curiosité ardente s'allumèrent dans son cœur.

- Il faut absolument que tu me racontes cela aussi, insista-t-il ; mais si tu veux, parle-moi d'abord du premier changement qui s'est opéré en toi.

Alors Chahzamane lui fit part de l'infortune qui l'avait frappé le jour même de son départ. Il lui raconta tout, du commencement jusqu'à la fin.

- Ô roi du temps, conclut-il, tout au long de mon séjour chez toi, chaque fois que je me rappelais ce qui m'étais advenu et le malheur qui m'avait atteint, je sombrais sous l'emprise des soucis, de l'angoisse et de l'obsession. Telle est la seule cause de l'état où tu m'as trouvé d'abord.

Il s'arrêta de parler et le roi Chahriyâr hocha la tête en constatant, avec une stupéfaction extrême, combien les femmes sont rusées. Il invoqua le secours de Dieu contre les catastrophes qu'elles peuvent provoquer et dit :

- Par Dieu ! ô mon frère, tu as bien agi en tuant ta femme et son amant. Et tu es parfaitement excusable d'avoir cédé aux soucis au point d'en perdre la santé. Je crois bien que ce qui t'es advenu n'est arrivé à personne d'autre en ce monde. Par Dieu ! Si je m'étais trouvé dans une situation semblable, je ne me serais pas gêné pour tuer une bonne centaine, voire un bon millier de femelles autour de moi. Et ce geste ne m'aurait pas dispensé de sombrer dans l'ivresse où dans la folie. Mais rendons plutôt grâce à Dieu qui a dissipé ton angoisse et ton deuil... Et maintenant, dis-moi donc comment tes soucis ont disparu et de quelle manière ton visage a retrouvé ses couleurs...

- Ô roi, je désire que tu me dispenses, au nom de Dieu, de m'expliquer devant toi sur cette nouvelle transformation.

- Il faut absolument que tu t'en expliques.

- J'ai peur de te voir tomber dans des soucis et dans une inquiétude pires que les miens.

- Comment cela, ô mon frère ?... Allons, raconte, car je ne puis revenir sur l'ordre que je t'ai donné. Il faut absolument que tu me fasses le récit de ton aventure.

Alors Chahzamane lui raconta tout ce qu'il avait vu par la fenêtre de son palais, lui révélant l'infortune qui gîtait en la propre maison de celui-ci sous les traits de dix esclaves mâles déguisés en femmes, qui dormaient de jour comme de nuit avec ses servantes et ses favorites. Il lui rapporta tout, du commencement jusqu'à la fin (revenir sur ce sujet ne présente aucun avantage). Puis il conclut par ses mots :

- Lorsque j'eus compris l'infortune dans laquelle tu te trouvais toi-même, j'oubliai la mienne, en me disant que j'étais moins malheureux que d'autres, puisque mon frère, bien qu'il fût roi de toute la terre, abritait l'infamie dans sa propre demeure. Mes soucis se dissipèrent, j'oubliai tous les sentiments désagréables qui m'avaient habité, recouvrai ma liberté d'esprit et, avec elle, le goût du manger et du boire. Voilà pourquoi j'ai repris mes heureuses couleurs.

Lorsque Chahriyâr eut entendu ces paroles de son frère, lorsqu'il n'eut plus rien à apprendre sur ce qui lui était advenu, il fut pris d'une si violente colère que le sang faillit lui rompre les veines.

- Frère, s'écria-t-il, je n'admettrai comme vrai ce que tu viens de me raconter que lorsque j'aurai vu la chose de mes propres yeux.

Et son courroux après ces mots augmenta encore.

- Si tu désires voir ton malheur de tes yeux afin de croire à mes paroles, répondit Chahzamane, organise donc une expédition de chasse à laquelle nous participerons tous les deux avec notre escorte. Puis, lorsque nous serons hors de vue de la cité, nous laisserons nos tentes, le pavillon royal et le reste de la troupe, et nous regagnerons la ville. Tu viendras alors dans mon palais et tu pourras constater de tes propres yeux ce qui se passe dans tes jardins.

Le roi savait que son frère avait raison. Il approuva le projet et donna l'ordre aux soldats de se préparer à une nouvelle campagne de chasse. Il passa la nuit en compagnie de son frère et, lorsque Dieu fit paraître le jour, tous les deux montèrent à cheval et quittèrent la ville au milieu des cavaliers de leur escorte. Les serviteurs chargés de dresser les tentes et de les meubler étaient partis avant eux et avaient établi leur campement loin de la ville. Ils avaient déjà planté le pavillon royal et aménagé le vaste auvent lui servant de vestibule lorsque le sultan arriva avec ses soldats. A la nuit tombante, il fit venir auprès de lui le grand chambellan, lui délégua ses pouvoirs et le chargea de surveiller avec soin les soldats, de façon qu'aucun d'eux ne pût retourner en ville durant trois jours consécutifs. Sur quoi lui et son frère, affublés d'un déguisement, s'empressèrent de regagner de nuit la capitale. Ils montèrent au palais où résidait Chahzamane et y dormirent jusqu'au matin.

A l'aube, tous deux s'installèrent aux fenêtres qui donnaient sur le jardin et bavardèrent jusqu'au moment où le jour fut complètement levé. Enfin le soleil parut, déversant sa lumière sur toutes choses. Les deux frères guettaient la porte secrète qui ne tarda pas à s'ouvrir, et l'épouse du roi Chahriyâr en franchit le seuil, selon son habitude, escortée par ses vingt servantes. Elles se promenèrent un instant sous les arbres et furent bientôt rendues sous les murs du palais où se trouvaient les deux rois. Dans l'instant les dix esclaves noirs enlevèrent leurs vêtements féminins et furent aussitôt sur les dix dames qu'ils se mirent en devoir de conjoindre. Quant à la reine, elle criait déjà :

- Mas'oud ! Ô Mas'oud !

Sur-le-champ l'esclave noir sauta de son arbre, retomba lestement sur ses pieds et la rejoignit en disant :

- Qu'as-tu donc, ô mon trou ? Vois comme je vole à ton secours, moi, Sa'd-al-Dine, surnommé Mas'oud, le " Fortuné " !

Ces mots la firent rire aux éclats. Sans plus attendre, elle s'étendit sur le dos et l'esclave entra en elle, s'employant à lui faire son affaire à l'exemple des dix autres. Après quoi tous procédèrent à leurs ablutions. Les hommes revêtirent leurs habits de femmes et se mêlèrent aux servantes. Puis le cortège se reforma, reprit

son chemin et s'engouffra par la porte secrète qui fut de nouveau verrouillée de l'intérieur. Quand à Mas'oud, il avait escaladé le mur pour s'en aller là où l'appelaient ses affaires.

Les deux rois quittèrent alors leur observatoire. A la vue du spectacle offert par son épouse et ses servantes favorites, le sultan avait manqué perdre la raison :

- Si de tels faits se déroulent dans mon palais, au centre même de mon royaume, il me semble certain que personne, de par le monde, ne peut se vanter d'échapper à pareille aventure. Maudites soient les créatures d'ici-bas ! Maudit soit le siècle ! Ce qui m'est advenu n'est rien moins qu'une terrible catastrophe !

Puis il s'approcha de son frère et lui dit :

- Veux-tu me donner ton accord sur un projet que je voudrais mettre à exécution ?

- Lequel ? demanda Chahzamane.

- Lève-toi et viens avec moi : nous renoncerons à notre pouvoir royal afin de parcourir le vaste monde, sans garder d'autre souci en tête que l'amour du Dieu Très-Haut. Quittons vite ces lieux où l'on nous a trahis. Nous ne regagnerons notre demeure que lorsque nous aurons rencontré quelqu'un dont l'infortune dépassera la nôtre. En attendant cette trouvaille, nous voyagerons de province en province. A quoi pourrait bien nous servir le pouvoir dans la situation où nous sommes ?

- Tu as raison, répondit Chahzamane. Je me rends de grand cœur à ta proposition.

Peu après, ils quittaient le palais par une porte secrète. Empruntant des voies peu fréquentées, ils s'éloignèrent de la ville et s'en allèrent leur chemin.

Les deux frères marchèrent jusqu'à la tombée de la nuit, dormirent sous les arbres d'une certaine forêt et se remirent en marche le lendemain matin, dès que le jour se fut levé. Ils débouchèrent alors dans une plaine étroite, au bord de la mer salée, où poussaient de nombreux arbres et toutes sortes de plantes. Ils s'assirent en ce lieu et se mirent à converser sur leur infortune, évoquant à loisir les mésaventures qu'ils avaient subies.

Ils se livraient à cette occupation lorsqu'un cri retentit tout à coup au milieu de la mer, suivi par une clameur immense. La peur les fit trembler. Ils crurent voir le ciel tomber comme un couvercle sur la surface de la terre. Puis la mer se fendit et une colonne noire émergea des flots, qui grandit à vue d'œil jusqu'à atteindre bientôt les nuages. L'épouvante qui venait de s'emparer de Chahriyâr et de Chahzamane les avait plongés dans un tel affolement qu'ils prirent aussitôt la fuite et grimpèrent se cacher dans un grand arbre. Là, assis à califourchon sur une branche et prenant soin de se dissimuler au milieu du feuillage, ils tendirent leurs regards vers la colonne sombre qui surgissait des flots. Elle se coucha alors à la surface de l'onde et se dirigea vers le rivage verdoyant où les deux rois se trouvaient cachés. Puis la forme gigantesque atteignit la rive et se hissa sur la terre ferme où elle prit l'apparence d'un ifrite, oui, d'un djinn de couleur noire qui se dressa de toute sa taille et se mit à marcher, portant sur sa tête un coffre en verre fermé par quatre cadenas d'acier. L'être en question traversa la prairie et, voulant

s'asseoir à l'ombre d'un arbre, n'en trouva à son goût que celui où étaient perchés les deux rois. Il s'arrêta dessous, posa sur le sol le coffre de verre et, à l'aide de quatre clefs différentes, ouvrit les quatre cadenas. Et voilà que surgit du coffre une adolescente de taille parfaite, aux formes harmonieusement proportionnées. Elle souriait de manière exquise et montrait un visage aussi beau que la lune en son plein. L'ifrite l'aida à sortir du coffre, la fit asseoir au pied de l'arbre et la contempla un moment avant de lui confier :

- Ô toi, la perle de toutes les favorites de la terre, celle que j'ai enlevée la nuit même de ses noces, sache que j'aimerais dormir un peu.

Puis il mit sa tête sur les genoux de la jeune femme et s'étendit de tout son long, ses pieds atteignant presque le bord de la mer. Sur quoi il sombra dans un profond sommeil et se mit à ronfler. A ce moment, l'adolescente leva la tête vers les branches de l'arbre, les considéra d'un oeil attentif et aperçut le roi Chahriyâr et son frère Chahzamane. Elle souleva doucement la tête de l'ifrite, la reposa sur le sol, se leva et, s'approchant du tronc, fit signe aux deux frères de descendre sans bruit la rejoindre. Lorsqu'ils comprirent que la femme les avait découverts, ils furent saisis de frayeur et la supplièrent, par celui qui soutient les cieux, de renoncer à les faire descendre de leur perchoir.

- Il faut absolument que vous veniez près de moi, leur dit-elle.

Eux cependant lui faisaient comprendre par signes que l'ifrite qui reposait près d'elle était l'ennemi implacable du genre humain, en conséquence de quoi ils la priaient, au nom de Dieu, de les laisser tranquilles.

- Je vous somme de descendre, les menaça-t-elle alors, sinon je réveillerai l'ifrite pour qu'il vous tue.

Et à force de menaces et d'avances, elle insista tant et si bien qu'ils se résolurent à descendre de leur branche, le plus doucement possible, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin auprès d'elle. A ce moment, elle se coucha sur le dos, leva les jambes en l'air et leur dit :

- Baisez-moi, faites-moi mon affaire, sinon je n'hésiterai pas à tirer l'ifrite de son sommeil pour qu'il vous tue !

- Ô dame, implorèrent-ils, au nom de Dieu qui est au-dessus de toi, arrête ! Rien qu'à la vue de cet ifrite, nous voilà déjà sous l'autorité de la peur la plus intense. Vois l'épouvante qui nous tient ! Fais-nous donc grâce de cette affaire.

- Non, il faut absolument que vous vous exécutiez, répondit-elle.

Et de les presser d'entrer en action en faisant serment de les dénoncer s'ils refusaient d'obéir :

- Par Dieu, conclut-elle, par Celui qui soulève la voûte des cieux, si vous n'agissez pas comme je vous le demande, je jure de réveiller mon époux l'ifrite, et j'aurai à peine le temps de me plaindre de vous qu'il vous aura déjà mis à mort et aura jeté vos cadavres à la mer.

Devant pareille insistance, ils ne purent s'empêcher d'obéir. Ils la conjoignirent donc tous les deux, d'abord l'aîné et ensuite le cadet. Enfin, quand ils

eurent terminé leur affaire, ils se levèrent de dessus l'adolescente, et celle-ci en retour leur ordonna :

- Et maintenant, passez-moi vos anneaux.

Elle sortit de l'intérieur de ses vêtements un petit sac, l'ouvrit et, le renversant, fit tomber à terre tout ce qu'il contenait, soit quatre-vingt-dix-huit anneaux, tous de couleurs et de modèles différents.

- Savez-vous ce que sont ces anneaux ? demanda-t-elle.

- Non, confessèrent-ils.

- Leurs possesseurs ont tous couché avec moi. Sachez en effet que chaque fois qu'un homme me baise, je lui prends son anneau. Donc, puisque vous m'avez baisée tous les deux, vous n'avez plus qu'à me donner les vôtres. Ils viendront s'ajouter à ma collection, qui atteindra de la sorte le chiffre de cent. Ainsi cent hommes m'auront connue, sous la tutelle de ce sale ifrite cornu qui m'a enfermée dans ce coffre sous quatre serrures, oui, de ce monstre qui m'a gardée jalousement dans une demeure au fond de l'océan, cet océan qui ne cesse de se fustiger de ses vagues mugissantes ! Il a voulu que je ne fusse qu'à lui, après avoir cru me vaincre. Mais il ne savait pas que les décrets du destin, on ne peut ni les changer ni s'opposer à leur accomplissement. Lorsque la femme veut quelque chose, il n'est personne au monde qui puisse l'empêcher de l'obtenir.

Les deux rois Chahriyâr et Chahzamane, à ce discours de l'adolescente, furent saisis d'étonnement. Vacillant sur leurs jambes sous l'effet de la stupeur, ils s'écrièrent :

- Allah ! Allah ! Il n'y a de puissance et de force qu'en Dieu le Très-Haut, le Très-Grand ! Les ruses des femmes sont décidément plus fortes que tout !

Puis chacun d'eux retira son anneau et le tendit à l'adolescente. Celle-ci s'empara prestement des deux joyaux, les mêla aux autres et remit le tout dans son petit sac. Revenant alors auprès de l'ifrite, elle s'assit de nouveau à ses côté, souleva sa tête géante et la fit reposer, tout comme avant, sur ses genoux. Et elle signifia aux deux rois qu'ils eussent à s'éloigner promptement et à poursuivre leur chemin, faute de quoi elle ne manquerait pas de réveiller son terrible époux et de l'exciter contre eux.

Ils tournèrent donc les talons et reprirent leur route. Tout en marchant, Chahriyâr disait à son frère :

- Ô Chahzamane, mon frère, considère le cas de cette adolescente. Par Dieu ! L'infortune dont elle est la cause dépasse encore la nôtre. Voilà un djinn qui a enlevé une pucelle la nuit de ses noces, qui l'a enfermée dans un coffre en verre dont le couvercle est maintenu par quatre cadenas, qui l'a déposée dans une demeure sise au fond de la mer. Il a cru, par ses moyens, la protéger contre les coups du sort et de la destinée. Tu as constaté toi-même que, malgré ces précautions, cette adolescente a été conjointe par quatre-vingt-dix-huit hommes, et ensuite pare nous deux, pour compléter le nombre et en venir à cent ! Retournons donc en notre royaume et dans notre ville, ô mon frère, et renonçons aux femmes. Quant à moi, je te ferai voir bientôt la conduite que j'ai décidé d'adopter.

Ils prirent donc le chemin du retour et ne cessèrent de marcher jusqu'à la tombée de la nuit. Le matin du troisième jour, ils atteignirent leur campement, pénétrèrent dans le pavillon royal et s'assirent chacun sur son trône. Les chambellans se présentèrent devant le roi Chahriyâr, ainsi que les délégués, les émirs, les vizirs. Et le souverain se mit à donner ses ordres, signifiant hautement les interdictions et les décisions qu'il lui plaisait de décréter et distribuant autour de lui manteaux d'honneur et récompenses en argent. Puis il ordonna de lever le camp, impatient de regagner la capitale. Toute la troupe fut donc bientôt de retour en ville et Chahriyâr, une fois dans son palais, s'empressa de convoquer son grand vizir - le père de Dounyazade et de Chahrazade, ces deux jeunes filles dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

- Tu emmèneras cette femme, mon épouse, lui dit-il, et tu la feras mettre à mort.

Il s'en alla ensuite trouver la coupable, la fit entraver à l'aide de cordes et la confia à son vizir qui veilla lui-même à son exécution. Puis le roi prit son sabre, le dégaina et parcourut les pièces de son palais en massacrant toutes les servantes vraies ou fausses qui s'y trouvaient. Après quoi il prit la résolution suivante : il ne garderait désormais aucune de ses femmes au-delà de la première nuit de noces ; dès le lendemain, il les ferait périr. Ainsi il n'aurait plus à supporter les effets de la méchanceté des femmes et de leurs ruses.

- Il n'y a pas une seule femme sur toute la surface de la terre qui soit loyale à son mari, disait-il.

Il s'employa enfin à préparer le voyage de son frère Chahzamane, qu'il comptait renvoyer dans ses États après l'avoir muni des provisions nécessaires pour la route, et le combla de cadeaux, d'argent, d'objets précieux et de biens de toute sorte. Et lui ayant fait ses adieux, il le laissa regagner ses terres.

Cela fait, Chahriyâr fit mander son vizir, le père des deux jeunes filles, et lui ordonna de lui choisir une épouse parmi les filles des émirs de son royaume. Ce dernier lui en trouva une et conclut les fiançailles. Le soir des noces, Chahriyâr entra dans la chambre nuptiale, s'étendit auprès de l'élue et lui fit promptement son affaire. Le lendemain, lorsque le jour se leva, il donna ordre à son vizir de la faire mettre à mort. Il épousa de même la fille d'un de ses soldats, la conjoignit et la confia, le jour suivant, aux bons soins de son ministre en lui enjoignant de la tuer. Celui-ci ne put enfreindre ses ordres et la fit périr. Le troisième jour, Chahriyâr prit la fille d'un marchand de la ville. Il dormit avec elle jusqu'au matin, et donna cette fois encore le même ordre à son vizir. Et le vizir cette fois encore s'exécuta.

Le roi Chahriyâr ne cessa de prendre ainsi, chaque nuit, une fille parmi celles des marchands ou des hommes du peuple, pour dormir avec elle et la tuer le lendemain matin. Mais il se fit à la fin grand bruit de ces disparitions. Les matrones se lamentaient, les femmes, les pères, les mères, tous vivaient dans une inquiétude continuelle et ne tardèrent pas à appeler les pires maux sur la tête du roi, présentant leurs supplications au Créateur des cieux, demandant aide et protection à Celui qui entend la voix des affligés et répond à leurs prières.

Le vizir chargé de veiller à l'exécution des épouses du roi avait, on le sait, deux filles : l'aînée avait nom Chahrazade, et la plus jeune Dounyazade. Chahrazade avait lu des livres et des écrits de toutes sortes, allant jusqu'à étudier les ouvrages des Sages et les traités de médecine. Elle avait retenu en sa mémoire quantité de poèmes et de récits, elle avait appris les proverbes populaires, les sentences des philosophes, les maximes des rois. Elle ne se contentait pas d'être intelligente et sage ; il lui fallait encore être instruite et formée aux belles-lettres. Quant aux livres qu'elle avait lus, il ne lui avait pas suffi de les parcourir : elle les avait tous étudiés avec soin.

Un jour, elle dit à son père :

- Ô père, je voudrais te faire part de mes pensées secrètes.

- Quelles sont-elles ? demanda le vizir.

- Je désire que tu arranges mon mariage avec le roi Chahriyâr : ou bien je grandirai dans l'estime de mes semblables en les délivrant du péril qui les menace, ou bien je mourrai et périrai sans espoir de salut, partageant le sort de celles qui sont mortes et ont péri avant moi.

Lorsque le vizir entendit les paroles de sa fille, il s'écria d'une voix courroucée :

- Sotte que tu es, ne sais-tu pas que le roi Chahriyâr a juré de ne dormir qu'une seule nuit avec chacune de ses épouses pour la tuer le lendemain matin ? Tu veux que je te donne à lui ! Ignores-tu qu'après avoir passé une nuit avec toi, il m'ordonnera dès le jour suivant de te faire périr ? Et tu sais bien que je serai obligé de te tuer sans pouvoir m'opposer à ses ordres !

- Ô mon père, il faut absolument que tu me donnes à lui, répondit-elle. Laisse-le me tuer.

- Peux-tu me dire ce qui te pousse à pareille conduite, ce qui te presse de t'exposer à un tel danger ?

- Mon père, il faut absolument que tu me donnes à lui. Ma décision est irrévocable, mon choix est définitif.

Le vizir son père, cette fois fort en colère, s'écria à la fin :

- Celui qui ne sait pas s'adapter aux réalités du monde tombe immanquablement dans les dangers qu'il veut éviter. Celui qui ne prévoit pas les conséquences de ses actes ne peut garder les faveurs du siècle. Le proverbe populaire ne dit-il pas : " Si j'étais resté assis à ne rien faire, aucun indiscret ne serait venu troubler ma quiétude. " J'ai bien peur qu'il n'en advienne de toi comme il en est advenu de l'âne et du taureau avec le laboureur...

- Ô mon père, qu'est-il donc advenu à l'âne et au taureau avec le laboureur ?

- Voici leur histoire, fit le vizir.

Histoire de l'Âne du Taureau et du Laboureur

Un marchand vivait dans une confortable aisance, possédant de l'argent, des domestiques, des troupeaux de moutons, des chameaux - sans compter une épouse et des enfants en bas âge. Il habitait à la campagne et s'occupait de faire valoir ses terres. Il comprenait le langage des animaux, qu'ils fusent bêtes sauvages ou domestiques, mais ne pouvait révéler son secret à personne sous peine de mourir. Ainsi avait-il reçu des bêtes maintes confidences qu'il se gardait bien de dévoiler, car il avait peur de la mort.

Dans son étable se trouvaient un âne et un taureau attachés chacun devant sa mangeoire, l'un à côté de l'autre. Un jour qu'il se trouvait assis près d'eux, regardant ses enfants jouer à quelques pas de là, il jeta un coup d'œil sur le taureau et sur l'âne, et il entendit le premier parler au second en ces termes :

- Ô toi, Père-l'Eveillé, bon appétit et bonne santé ! Tu as bien de la chance de te reposer ainsi toute la journée. On te soigne, on te cajole, on asperge d'eau le sol où tu reposes tes pieds. On s'occupe de toi sans cesse, on te donne à manger de l'orge passée au tamis, on te donne à boire de l'eau limpide et fraîche. Alors que moi, on me traîne, à l'heure où il fait encore nuit, vers les champs que je dois labourer. On me passe au cou cette chose qu'ils appellent " collier ", on l'attache à la charrue, et je travaille, tout au long de ma journée, à fendre le sol. La peine que j'endure est insupportable, et il me faut recevoir encore les coups dont ne cessent de me gratifier le laboureur et les valets. La peau de mes flancs s'use, celle de mon cou est tout arrachée. Et malgré cela, on m'emploie à tirer la charrue depuis la nuit jusqu'à la nuit suivante. Car c'est dans l'obscurité qu'on me ramène à l'étable. Là, on jette pour mon usage des fèves sur le sol boueux, avec un peu de paille mélangée à du fourrage encore vert. Et je passe toute ma nuit couché sur de la merde mélangée d'urine, pendant que toi, tu ne cesses d'être l'objet de petits soins assidus : on te lave, on t'essuie, on te présente un picotin propre avec beaucoup de paille. Tu ne bouges pas de ta place, tout entier à ton repos, et rarement notre maître le marchand s'avise de te monter pour aller faire ses commissions. D'ailleurs, en ces occasions-là, il ne tarde guère et revient aussitôt. Tu es toujours dispos, alors que la fatigue ne cesse de m'accabler. Tu dors toujours, et moi je suis toujours à veiller.

Lorsque le taureau eut fini de parler, l'âne se tourna vers lui et dit :

- Ô geignard, il n'a pas menti celui qui t'as surnommé " Père-l'Agité" ; car tu t'échines inutilement sans savoir qu'il te suffirait d'un peu de ruse, de malice et d'habileté pour te tirer d'affaire. Mais ces qualités, tu ne les possèdes point, et de plus, tu ne cherches pas à prendre conseil auprès de ceux qui en sont pourvus. Tu déploies tous les efforts dont tu es capable et tu meurs à la peine afin que d'autres puissent se reposer ! N'as-tu pas entendu citer ce proverbe : " Celui qui ne s'adapte point aux circonstances risque de ne pas arriver au terme de sa route " ? Tu es dehors depuis l'heure de l'appel à la prière jusqu'au moment où la chaleur du jour atteint sa plus grande intensité ; tu peines, tu laboures, tu reçois des coups ; puis lorsque tu reviens à l'étable et que le laboureur te lie devant ta mangeoire, tu ne cesse de piétiner, de donner des coups de corne, de ruer, de mugir, comme si tu

craignais que l'on oublie de te jeter ta portion de fèves... Écoute, voici plutôt la conduite que je te conseille de tenir : demain, tu ne mangeras pas le moindre brin de ton fourrage, tu te contenteras de le renifler en ayant bien garde de n'y pas toucher. Contente-toi de quelques menus brins de paille hachée... Si tu agis comme je te le dis, tu verras tes désirs se réaliser et obtiendras, à ton avantage, d'agréables loisirs qui te permettront de goûter enfin quelque repos.

Le taureau sut grand gré à l'âne de son discours, persuadé que les conseils qu'il venait de recevoir ne pouvaient que lui être utiles. Il le remercia donc en sa langue, invoqua le ciel en sa faveur et lui souhaita de recevoir mille bienfaits en récompense de son amabilité. Bref, pleinement persuadé de la justesse des propos qu'il venait d'entendre, il s'écria :

- Que les malheurs de la vie te soient épargnés, ô Père-l'Eveillé ! J'ai la ferme intention de suivre les conseils que tu m'as donnés.

Or le marchand comprenait tout ce qu'ils disaient. Le lendemain, le garçon de labour vint à la ferme, prit le taureau, l'attela à la charrue et le fit travailler. Mais l'animal se retenait visiblement de déployer tous ses efforts pour tirer l'instrument et labourer. L'homme lui donna des coups ; le taureau rusa pour obtenir le moins possible de résultats, conformément aux conseils de l'âne. Le garçon de labour le frappa de nouveau, mais l'animal ne cessait de tomber et de se relever à chaque pas. Lorsque vint la nuit, on le ramena à l'étable devant sa mangeoire. Là, il veilla bien à s'abstenir de mugir, de frapper du pied, de ruer. Il détourna même la tête de son fourrage, au grand étonnement du garçon. Ce dernier lui apporta les fèves et le foin. Le taureau renifla le fourrage, refusa de manger et se coucha ostensiblement à bonne distance de la nourriture. Il passa le reste de la nuit à grogner et à remuer jusqu'à l'aube dans la paille hachée et les bottes de foin. Tant et si bien que lorsque le garçon de labour s'en revint le lendemain à l'étable, il trouva la mangeoire pleine de fèves et de paille, exactement telle qu'il l'avait laissée la veille : le taureau n'y avait pas pris le moindre brin. L'animal dormait, tournant le dos au fourrage. Enfin, sitôt qu'il vit le garçon, il s'appliqua à retenir son souffle et à gonfler son estomac tout en remuant faiblement les pattes... au vu de quoi l'autre ne manqua pas de le prendre en pitié et déclara :

- Par Dieu ! Cette bête est malade. Sa faiblesse ne lui permet même plus de manger tout son soûl.

Il s'en alla trouver le marchand.

- Maître, lui dit-il, le taureau n'a pas mangé sa ration de fourrage, cette nuit. Il n'en a pas touché le moindre brin..

Le marchand connaissait l'affaire. Il répondit au garçon :

- Va prendre l'âne et attelle ce fourbe à la charrue... Et n'hésite pas à forcer sur le labour. Je veux qu'il accomplisse exactement la tâche dévolue au taureau...

Le laboureur, faisant aussitôt sienne l'irritation où il avait vu son maître, alla donc chercher l'âne, l'attacha à la charrue, le roua de coups et le força à labourer le même nombre de sillons que le taureau. Il ne cessa de le frapper jusqu'à ce qu'il lui eût usé la peau des flancs, écorché celle du cou. Et à la tombée de la

nuit, il reconduisit à l'étable l'animal qui ne pouvait remuer ni les pattes de devant ni celles de derrière, tant il était épuisé, et laissait ses oreilles pendre lamentablement de part et d'autre de sa tête.

Quant au taureau, il avait passé sa journée à se reposer, à dormir et à ronfler. Il avait mangé tout son fourrage, en prenant bien son temps, il avait bu et s'était octroyé du repos - et n'avait pas oublié d'adresser ses invocations au ciel en faveur de l'âne tout le long du jour, après s'être félicité d'avoir suivi ses conseils. Lorsque vint la nuit et que l'âne fut de retour à l'étable, il se mit debout en son honneur et lui dit :

- Que cette soirée te procure tous les biens désirables, ô Père-l'Eveillé. Par Dieu ! tu m'as rendu un fier service et je ne puis choisir de mots assez forts pour célébrer dignement tes bienfaits. Non, jamais je n'arriverai à trouver les termes capables de louer ton mérite. Je te prie d'agréer mes profonds sentiments de respect pour ta personne. Que Dieu te récompense à ma place en t'accordant les dons les plus précieux, ô Père-l'Eveillé !

L'âne était si courroucé contre lui qu'il s'abstint de lui répondre. Il se disait en lui-même : " Tout cela n'est arrivé qu'à cause de la sottise de ma conduite. Le proverbe a raison de dire : Si j'étais resté tranquille à ne rien faire, aucun indiscret ne serait venu troubler ma quiétude. Il me faut vite trouver quelque ruse qui me permette de rendre ce taureau à ses habitudes, sinon je risque fort de mourir à la tâches. " Sur quoi il se dirigea vers sa mangeoire et s'étendit sur le sol, pendant que son compagnon s'employait à multiplier les invocations au ciel en sa faveur...

Arrivé à cet endroit de son histoire, le vizir s'interrompit pour avertir Chahrazade :

- Ma fille, tu ne te conduis pas autrement que ce sot. Si tu n'acceptes pas de rester tranquille en ta maison, tu risques de périr en prenant des initiatives malheureuses faute d'avoir su évaluer les circonstances présentes... Tais-toi donc et ne va pas t'exposer pour rien à un danger mortel. Sache que je ne te donne ce conseil que parce que j'ai pitié de toi.

- Ô père, répondit Chahrazade, j'insiste malgré tout pour faire la connaissance du sultan : je veux que tu me donnes à lui !

- Et moi je veux que tu renonces à ce projet !

- Je tiens à sa réalisation.

- Si tu ne restes pas tranquille, j'en userai avec toi comme fit le marchand propriétaire de la ferme avec son épouse...

- Et puis-je savoir ce qu'il fit à cette malheureuse ?

- Écoute la fin de mon histoire...

L'âne souffrait amèrement des suites de la mésaventure que lui avait value les conseils imprudemment prodigués au taureau. Comme la lune brillait dans le

ciel, le marchand et sa femme étaient sortis un moment et s'étaient dirigés vers l'étable. L'homme put ainsi entendre l'âne s'exprimer en ces termes en s'adressant à son compagnon :

-Ô Père-l'Agité, as-tu pris une décision quant à la conduite qu'il va te falloir tenir, pas plus tard que demain, lorsque le garçon de labour t'apportera ton fourrage ? ... Écoute, je vais te dire ce qu'il faut à présent que tu fasses.

- Que ferai-je d'autre que suivre ton conseil ? répondit le taureau. Je suis décidé à ne pas m'écarter du plan que tu m'as tracé. Lorsque le fourrage me sera présenté, j'emploierai la même ruse, je simulerai la maladie et gonflerai mon estomac...

L'âne hocha la tête et dit :

- N'en fais rien. Sais-tu seulement ce que notre maître disait tout à l'heure à son garçon de ferme ? J'ai écouté ses paroles tout exprès pour te les rapporter.

- Et que disait-il ?

- Il s'exprimait en ces termes : " Si le taureau refuse encore une fois de manger sa ration de fourrage, s'il n'est plus capable de se lever et d'aller labourer, tu appellera le boucher pour qu'il vienne l'abattre : qu'il prépare la viande et nettoie bien la peau, dont on tirera toujours un peu de cuir... " Voilà pourquoi j'ai si grand peur pour toi... Or toute créature pieuse a le devoir de prodiguer ses conseils... Voici les miens : lorsqu'on t'apportera ton fourrage, tu le mangeras comme à l'habitude et ne joueras plus les endormis, sinon ils t'égorgeront et te prendront la peau...

A ces mots, le taureau lâcha un pet et se mit à mugir, tandis que le marchand se levait et partait d'un grand éclat de rire, fort réjoui de cette intrigue que venaient de lui offrir les deux animaux.

- Pourquoi ris-tu ainsi ? lui demanda sa femme. Te moquerais-tu de moi par hasard ?

- Pas du tout, répondit le marchand.

- Dis-moi alors pourquoi tu as ri.

- Je ne puis te révéler la cause de ce rire. C'est un secret, et je crains de m'exposer au malheur en le divulguant. Sache seulement que je suis capable de comprendre le langage des animaux, mais que je ne puis révéler à d'autres personnes ce que j'ai entendu.

- Qu'est-ce qui t'empêche de me le dire ?

- Ce qui m'empêche de révéler mon secret ? Eh bien c'est la peur de la mort.

- Par Dieu ! tu mens ! s'écria la femme. C'est un prétexte que tu invoques pour ne pas me faire connaître le fond de ta pensée. Par Dieu ! je le jure, par le Seigneur des cieux ! si tu ne me dis pas la cause de ce rire, si tu ne me donnes pas l'explication de ta conduite, je ne resterai pas une seconde de plus en ta compagnie. J'exige que tu me communiques ton secret !

Ayant parlé ainsi, elle regagna la maison et se mit à pleurer. Elle ne cessa de verser des larmes toute la nuit et pleurait encore le lendemain matin. Son compère commença à s'impatienter :

- Malheur ! Mais qu'est-ce qui te fait donc pleurer ? Allons, parle ! Et d'abord écoute bien ceci : espère en Dieu, repens-toi, oublie cette question qui te tourmente et laisse nous en paix !

- Il faut absolument que je sache ton secret ! insista la femme. Je ne puis me résoudre à oublier.

Lassé de ces pleurs, le marchand s'écria à la fin :

- Tu veux absolument savoir ? ... Eh bien ! Sache que si je te révèle ce que j'ai entendu, cette conversation entre l'âne et le taureau qui a provoqué mon rire, je mourrai sur l'heure.

- Pourtant, il faut absolument que tu me rapportes cette conversation, s'entêta la femme. Quant à mourir ...

- Fort bien ! Si c'est ainsi que tu prends les choses, convoque ici toute notre famille ...

Elle appela ses deux filles, sa mère, son père, ses proches. Des voisins accoururent, et quand tout ce monde fut sur les lieux, le marchand leur annonça qu'il était sur le point de mourir. La compagnie entière se prit à sangloter. Les petits enfants pleurèrent, les fils du marchand pleurèrent, les garçons de ferme pleurèrent, les esclaves pleurèrent. On échangea des condoléances. Puis le maître de maison appela des témoins assermentés, et quand ils furent devant lui, il dicta son testament. Il légua à sa femme la somme qui lui était due et à ses fils leur part d'héritage. Il affranchit ses esclaves et fit ses adieux à sa famille. La compagnie entière redoubla alors de larmes ; les témoins assermentés eux-même y allaient de leurs pleurs. Ce que voyant, le père et la mère du marchand prirent la femme à part et lui dirent :

- Reviens sur ta décision en cette affaire. Si ton mari ne savait pas avec certitude qu'il mourrait en révélant son secret à quelqu'un, certes il n'aurait pas agi de cette manière avec toi.

- Je ne reviens pas sur ma décision, trancha-t-elle.

Sur quoi toute la compagnie fondit en pleurs, et chacun vint présenter ses ultimes condoléances...

Le vizir s'arrêta dans son récit et déclara :

- Et maintenant, écoute bien ceci, ô Chahrazade, ma fille ...

Il y avait dans leur ferme cinquante poules mais un seul coq ... Or voilà que le marchand, tout triste à l'idée de devoir quitter cette vie où il laissait sa famille et ses enfants, était allé se retirer un instant dans la cour. Et tandis qu'il songeait à son malheur, bien décidé pour finir à révéler le détail de son secret, il entendit soudain un chien de la maison parler en son langage en s'adressant au coq. Celui-ci, battant des ailes comme pour applaudir de joie, avait sauté sur une poule, l'avait couverte

... et sitôt redescendu, s'était empressé de monter sur une autre. Le marchand prêta l'oreille et saisit ces mots :

- Ô coq, disait le chien, n'as-tu pas honte de te conduire de la sorte ? Crains plutôt ton Seigneur et abstiens-toi de manifester tant de fougue en un jour comme celui-ci. On n'entreprend pas de tels actes dans les circonstances où nous nous trouvons.

- Pourquoi ? Que se passe-t-il de si extraordinaire aujourd'hui ? s'étonna le coq.

- Ne sais-tu pas que notre seigneur et maître reçoit en ce jour les condoléances de ses proches et de ses amis ? Son épouse exige qu'il lui révèle son secret, alors qu'il est sûr de mourir s'il consent à le faire. Ils en sont là et nul n'en veut démordre, et notre maître a l'air bien décidé à leur livrer son secret ... le secret du langage des animaux. Nous sommes déjà en deuil de sa disparition prochaine et, pendant ce temps, tu bats des ailes, tu montes sur une poule, et à peine redescendu, tu montes sur une autre, sans la moindre vergogne...

A quoi le marchand entendit le coq répondre :

- Ô fou ! Ô stupide ! Notre maître n'est décidément pas très malin, bien qu'il se croit tel. Comment se fait-il que n'ayant qu'une seule femme à gouverner, il n'ait toujours pas compris de quelle manière il fallait en user avec elle ?

- Et comment doit-il en user avec elle, à ton avis ?

- Qu'il choisisse à son intention un solide bâton de chêne, qu'il la traîne dans le cellier, qu'il referme bien la porte derrière lui, et qu'il lui fasse une bonne fois tâter de ce bâton ! Qu'il n'épargne ni les horions ni les coups, qu'il aille jusqu'à lui briser les mains et les pieds, pour qu'elle s'écrie à la fin : " Je ne veux plus rien entendre ! Je renonce à connaître le secret ! " Oui, qu'il la batte jusqu'à ce qu'elle prenne cette résolution pour toute la vie et qu'elle soit décidée à ne jamais plus s'opposer à son mari en quoi que ce soit. S'il agit ainsi avec elle, il assurera sa tranquillité, conservera sa vie ... et mettra fin à toutes les condoléances dont il est l'objet. Mais cet homme ne sait pas s'adapter aux circonstances parce qu'il n'est pas assez intelligent pour cela.

Sache, ô Chahrazade, ma fille, que le marchand, à peine eut-il prêté l'oreille à cette conversation du chien et du coq, se leva sans tarder, alla chercher un bon bâton de chêne, traîna sa femme dans le cellier où il s'enferma avec elle ... et la roua proprement de coups sur les épaules et sur les flancs. Oui, il ne cessa de la frapper jusqu'à ce que son bras en fût tout engourdi. Et pendant toute l'opération, la femme n'arrêta pas un instant d'appeler au secours et de crier à voix bien haute :

- Non ! Non ! Je ne demanderai plus rien ... Laisse-moi ! Laisse ! Je ne demanderai plus rien ...

Puis il ouvrit la porte du cellier et la fit sortir. Elle était cette fois toute repentante, déplorant si bien sa conduite que toute la compagnie s'en alla en présentant à l'hôte force compliments en lieu et place de condoléances. Et la joie ayant succédé au deuil, tous tirèrent de l'événement d'excellentes leçons pour la bonne marche de leurs affaires en cette vie.

Ayant terminé son récit, le vizir dit à sa fille :

- Toi aussi, tu ne reviendras sur ta décision que lorsque j'aurai employé à ton endroit les mêmes moyens dont le marchand sut si bien user avec sa femme ...

- Par Dieu ! répondit-elle, je ne renoncerai pas pour cela à mon projet. Et ton histoire ne m'empêchera pas de réitérer ma demande, car si je voulais, je t'en conterais d'autres qui conduisent à des conclusions différentes. En fin de compte, je t'avertis que si tu ne te décides pas à me présenter au roi Chahriyâr de ton plein gré, j'irai le trouver en ton absence pour lui dire que tu as refusé de consentir à ce mariage par dédain pour sa personne et par crainte de donner à ton maître une fille aussi riche que moi ...

- Tu exiges donc que j'obéisse à tes injonctions ? conclut le vizir.

- Oui.

Ayant épuisé tous ses arguments pour la dissuader de son projet et lassé à la fin par tant d'entêtement, le ministre se rendit donc au palais. Il se fit introduire en présence du roi Chahriyâr, baisa la terre à ses pieds, présenta la requête de sa fille et annonça à son souverain son intention de lui offrir les faveurs de celle-ci pour le soir même. Le roi s'en étonna et dit :

- Comment as-tu consenti à me céder ta fille ? Sache, par Dieu ! par le prix de Celui qui a élevé le ciel au dessus de la terre ! que demain, à peine le jour aura-t-il paru, je te donnerai l'ordre de la tuer ... et que si tu refuses, je veillerai à ce que tu sois exécuté pareillement.

- Ô sultan, notre maître, répondit le vizir, j'ai essayé de lui faire abandonner son projet en lui rappelant le sort qui l'attendait. Je l'ai avertie en termes clairs de son destin. Malgré cela, elle a maintenu sa décision ; elle désire se trouver chez toi cette nuit même.

Ces mots eurent l'aie de fort réjouir le roi.

- Va lui préparer tout ce qui est convenable, ordonna-t-il au vizir, et amène-la-moi au début de la nuit.

Le vizir s'en alla porter la nouvelle à sa fille :

- Que Dieu me garde, dans l'avenir, de regretter ton absence ! déclara-t-il en conclusion de toutes ses paroles.

Chahrazade ressentit une très vive joie en apprenant la réussite de son projet. Elle fit ses préparatifs, disposa tout ce dont elle avait besoin pour ses noces ; puis elle s'en vint trouver sa sœur Dounyazade et lui dit :

- Ma sœur, retiens bien les conseils que je vais te donner. Lorsque je serai chez le roi, il te fera demander. Tu viendras le trouver aussitôt, et lorsque tu constateras que nos ébats auront pris fin, tu me diras : " Ô ma sœur, si tu ne dors pas, raconte moi une petite histoire. " Alors je commencerai un récit ... dont l'issue coïncidera avec ma délivrance et celle de toute la communauté ! Oui, entends -tu, c'est ainsi que je compte faire oublier au roi ses habitudes sinistres...

Dounyazade approuva ces paroles et promit de seconder les projets de son aînée.

La nuit arriva. Le vizir prit Chahrazade et l'emmena auprès du Grand Roi Chahriyâr. Celui-ci la fit entrer dans son lit et se livra avec elle à mille jeux. a la suite de quoi la belle enfant se mit à pleurer.

- Pourquoi ces larmes ? s'étonna le roi.

- J'ai une sœur cadette, expliqua Chahrazade, et je voudrais la faire venir ici pour lui faire mes adieux et recueillir les siens avant l'apparition de l'aube.

Le roi envoya chercher la sœur cadette. Dounyazade arriva dans la chambre et s'étendit au pied du lit. Lorsque l'obscurité fut complète, elle ouvrit l'oeil et attendit patiemment que le roi eût fini de mener son affaire avec sa sœur. A la fin, comme les deux conjoints reprenaient leurs esprits, elle se risqua à toussoter et murmura :

- Ô ma sœur, si tu ne dors pas, raconte moi une de tes belles histoires, de celles qui nous aidaient à passer nos veillées. Ensuite, dès avant l'aube, je te ferai mes adieux, car je ne sais trop ce que demain te réserve...

Chahrazade demanda au roi :

- Me permets-tu de lui raconter une histoire ?

- Oui, fit le roi.

Chahrazade, tout à sa joie secrète, s'adressa alors à sa sœur :

- Écoute, lui dit-elle...

Elle n'avait pas terminé son récit que le jour vint à paraître. Chahrazade se tut. Le roi, visiblement fort embarrassé, se demandait de quelle manière il devait s'y prendre pour connaître la fin de l'histoire. Lorsque Dounyazade aperçut la lumière de l'aube, elle s'écria :

- ö ma sœur, que tonrécit est beau et merveilleux !

- Ce que vous venez d'entendre, insinua alors la conteuse, n'est rien en comparaison de ce que je me propose de vous révéler la nuit prochaine... si je reste en vie et si le roi m'accorde un délai pour le raconter. Mon histoire comporte en effet nombre d'épisodes plus beaux et plus merveilleux encore que ceux dont je vous ai régalés.

Alors le roi se dit en lui-même : " Par Dieu ! Je ne la tuerai que lorsque j'aurai entendu la suite. Me voilà bel et bien obligé de reporter sa condamnation au lendemain... "

Enfin l'aube céda la place au jour, et le soleil brilla de tout son éclat.

Le roi s'en alla régler les affaires de son royaume, soucieux qu'il était du bon gouvernement de ses sujets. Quant au père de Chahrazade, son vizir, il fut bien étonné de ce que son maître n'envoya pas à la mort sa nouvelle épousée, et ne laissa pas de s'en réjouir beaucoup. Chahriyâr cependant vaquait à ses fonctions royales, décrétant de sa bouche tout ce qu'il lui semblait bon de décréter, ce qui le tint affairé jusqu'au soir. Il regagna alors son palais, se retira dans ses

appartements et admit Chahrazade dans son lit. Au cœur de la nuit, la voix de la sœur cadette se fit entendre à nouveau :

- Par Dieu ! ô ma sœur, si tu ne dors pas, racontemoi donc une de tes belles histoires, afin d'agrémenter notre veillée.

- Oui, conte-nous vite la suite de ton récit d'hier; renchérit le roi. Qu'est-il donc arrivé à notre héros ? Je brûle de le savoir.

- Volontiers ô roi fortuné, répondit Chahrazade. Avec amour et respect je t'obéirai.

Et elle continua à dérouler le fil de ses histoires, l'interrompant à la fin de chaque nuit et le reprenant au cours de la nuit suivante, toujours avec la permission du roi Chahriyâr... Et mille et une nuits s'écoulèrent.

La reine Chahrazade avait pendant ce temps donné le jour à trois enfants du sexe masculin. Lorsqu'elle fut rendue au terme de sa dernière histoire, elle se leva, se présenta à la face du roi, baisa le sol devant lui et dit :

- Ô roi du temps, ô roi unique en son époque et en son siècle, sache que je suis ta servante et que, durant mille et une nuits, je t'ai rapporté tous les récits de ceux qui nous ont précédés sur cette terre, toute les exhortations de ceux qui ont vécu avant nous. Puis-je après cela me prévaloir de quelque crédit auprès de ta seigneurie et te présenter un vœu auquel je souhaite que tu puisses répondre d'une manière favorable ?

- Demande une grâce, elle te sera accordée, répondit le roi.

Alors elle appela les nourrices et les eunuques du palais et leur dit :

- amenez ici mes enfants.

Ils s'empressèrent d'aller les chercher. Or ces enfants étaient au nombre de trois, tous de sexe masculin. Le premier commençait à marcher, le second allait à quatre pattes, le troisième était encore à la mamelle. Lorsqu'il furent devant elle, elle les prit tous les trois dans ses bras et les déposa devant le roi. Puis elle baisa la terre et dit :

- Ô roi du temps, voici tes enfants. Je souhaite maintenant que tu m'accordes la grâce d'échapper à la mort que tu avais prévue pour moi, e et cela par égard pour eux. Car si tu me fais mourir, ils seront sans mère et ne trouveront aucune femme capable de les élever avec plus de tendresse que moi-même.

A ces mots le roi pleura et serra ses trois fils sur sa poitrine :

- Ô Chahrazade, s'écria-t-il. Par Allah ! J'étais décidé à épargner ta vie avant même que tu me présentes ces enfants, car je t'ai vu chaste, pure, fidèle et pieuse. Que Dieu t'accorde ses bénédictions, qu'Il les accorde aussi à ton père, à ta mère et à tous ceux de ton lignage et de ta race. Je prend Dieu à témoin que j'écarterai désormais de toi tout ce qui peut te nuire.

Elle lui baisa les mains et les pieds et s'écria, débordante de joie :

- Que Dieu prolonge ta vie ! Qu'il augmente la crainte et le respect que tu inspires à tes sujets.

L'allégresse se répandit partout, depuis le palais du roi jusqu'aux quartiers reculés de la ville. Oui, le souvenir de cette nuit là fut unique dans la mémoire de

tous ceux qui la vécurent... nuit plus brillante même que le visage resplendissant du jour.

L'aube trouva le roi heureux et comblé par la fortune. Il fit venir tous ces soldats et accorda à son vizir, le père de Chahrazade, un somptueux manteau d'honneur dont la seule vue imposait le respect. Puis il lui déclara :

- Tu as bénéficié de la protection de Dieu lorsque tu m'as donné pour épouse ta fille aux nobles qualités. Elle a été la cause de ma repentance et m'a fait renoncer à mon habitude de tuer les filles de mes sujets. Je l'ai vue fidèle, pure, chaste, honnête, et Dieu m'a octroyé la faveur d'avoir de cette épouse trois enfants mâles. Qu'Il soit loué pour cette grâce magnifique !

Puis il gratifia de vêtements d'honneur tous les grands personnages de son royaume sans exception, tous les vizirs, tous les émirs. Il ordonna d'orner la ville durant trente jours et de mettre à son compte les dépenses de tous les habitants au cours de ces réjouissances publiques, en ayant bien soin pour cela de ne faire tirer d'argent que sur son trésor personnel, de façon à épargner le moindre débours à ses sujets. On décora donc la ville d'une manière splendide, telle que jamais elle ne l'avait été dans le passé. On battit du tambour, on joua de la flûte. Les baladins les plus habiles donnèrent des représentations gratuites devant la foule et le roi les combla eux aussi de faveurs et de cadeaux. Il fit de larges aumônes aux pauvres et aux indigents, et sa générosité étendit ses bienfaits jusqu'au dernier des habitants de son royaume.

Ainsi vécurent-ils, lui et les siens, dans le bien-être, le plaisir, le bonheur et la gaieté... jusqu'à ce qu'ils fussent rejoints par celle qui efface toute jouissance et disperse les assemblées...

Loué soir Celui que le déroulement du temps ne peut anéantir, que les changements ne privent d'aucune qualité, qu'un état déterminé ne distrait d'aucun autre, Celui qui seul possède la perfection totale.

Que la bénédiction et le salut soient sur le premier en dignité parmi ses préposés, sur la meilleure de ses créatures, notre maître Mouhammad, le Maître de l'humanité entière. Que par lui arrivent jusqu'à Dieu les prières que nous formulons en mettant bonne fin à ce récit.

---

http://www.neomillenium.org/bibliotheque/metune1.htm